

TRIBUNE DE GAUCHE



**REGARD
NEUF
SUR
L'AFRIQUE
DU SUD**



Boeing 747B Jumbo-Jet en service sur l'Atlantique Nord

**Swissair relie le monde à la Suisse
et la Suisse au monde**



TRIBUNE DE CAUX

France : 68, bd Flandrin, Paris 16^e
Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20

N° 19 — OCTOBRE 1971

Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le miroir d'une action mondiale pour le changement de la société par le changement de l'homme.

Responsable de la publication :
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation :

Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Claire Evans-Weiss, Catherine Guisan, Philippe Lasserre, Danielle Maillefer, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth.

Administration et diffusion :

Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

Société éditrice :

Editions, théâtre et films de Caux S. A.

Composition, tirage offset :

Imprimerie Corbaz S. A., Montreux.

ABONNEMENT ANNUEL

Prix spécial de lancement valable jusqu'au 31 décembre 1971 :

France : FF 20 Suisse : Fr.s. 15.—

Belgique : FB 180

Prix 1972 :

FF 24 ; Fr.s. 18.— ; FB 220.

Prix spécial étudiants, lycéens :

France : FF 12 Suisse : Fr.s. 10.—

Belgique : FB 120

Verser le montant de l'abonnement :

En France : à la Société générale, Annemasse, CCP 73, Lyon, avec la mention « abonnement Tribune de Caux ».

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10-25366 — Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral, CCP 57 81 60 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »).

Coup d'envoi

Dans le concert bruyant du monde moderne, il est une voix par trop silencieuse : la voix, humble mais sûre, de ceux qui, sur tous les continents, se sont attelés à reconstruire la société de l'intérieur. De ceux qui, parce qu'ils ont vu leur propre existence prendre un sens, savent que l'histoire aussi a un sens et communiquent ainsi autour d'eux une espérance réaliste.

C'est cette voix que la *Tribune de Caux* veut faire entendre. C'est dans ce but qu'elle se modernise et qu'elle unit dans une formule nouvelle les deux périodiques publiés jusqu'ici en langue française par le Réarmement moral.

L'équipe de rédaction ne peut à elle seule atteindre cet objectif. Il faudra le concours de tous ceux qui croient — ou espèrent confusément — que l'homme peut changer sa vie, changer la vie.

Ce numéro a été écrit dans la foulée des importantes rencontres du XXV^e anniversaire du centre de Caux, en Suisse, où des hommes sont venus de l'autre bout du monde à la recherche de solutions. Mois après mois nous voulons suivre dans ces colonnes la vie de ces hommes, avec leurs espoirs et leurs combats ; nous voulons nous associer à ce vaste mouvement d'humanité qui veut sortir des chemins battus du conformisme ou de la résignation.

C'est pourquoi nous nous permettons de compter sur les lecteurs de ce premier numéro. Nous faisons appel à vous non seulement pour étendre l'audience de la *Tribune de Caux* aux chefs de file des quarante pays du monde francophone comme aux simples citoyens, mais pour aider ce périodique à transmettre de façon toujours plus convaincante les nouvelles d'un monde qui se reconstruit.

La rédaction

SOMMAIRE

Page 4 **Des Sud-Africains se prononcent sur l'avenir de leur pays**

Un entretien avec trois personnalités : le Dr William Nkomo, médecin à Pretoria, le pasteur boer George Daneel et M. Tom Swartz, chef de file des Métis.

Page 8 **Le mystère de la vie**

par Théophile Spoerri

Page 10 **Cogitations sous l'uniforme**

par Gérard Gigand

Page 12 **L'esprit de la dernière conférence de Caux**

Page 13 **Malte - quo vadis ?**

par N. Buttigieg Scicluna

Page 14 **Etablir les priorités nationales**

par Rajmohan Gandhi

Un tournant pour l'Afrique du Sud ?

Quelles que soient
les opinions
que l'on peut professer
au sujet
de la situation
en Afrique du Sud,
il est essentiel
de savoir
ce que les habitants
de ce pays
pensent eux-mêmes.
C'est pourquoi
nous avons
donné la parole
à plusieurs
d'entre eux.



Ringier

Nos interlocuteurs :

D^r WILLIAM NKOMO, docteur en médecine de l'Université de Witwatersrand, médecin dans les quartiers noirs de Pretoria depuis 1946. Un des fondateurs de la « Ligue de la jeunesse du Congrès national africain » (1943). Aujourd'hui vice-président de l'Institut sud-africain pour l'étude des questions raciales.

GEORGE DANEEL, pasteur de l'Eglise réformée hollandaise d'Afrique du Sud. Diplômé de l'Université de Stellenbosch. Aumônier en chef des armées sud-africaines pendant la Seconde Guerre Mondiale.

TOM SWARTZ, typographe puis linotypiste à Umtata (Transkei) et au Cap. Actuellement président du « Conseil représentatif des Métis » du Cap.



Ringier

Rappel historique

Avant de donner la parole aux interlocuteurs réunis autour du magnétophone de la **Tribune de Caux**, rappelons quelques chiffres.

Les Noirs d'Afrique du Sud forment 87 % de la population, soit environ 18 millions d'habitants. Les 4 millions d'Européens se composent de 60 % d'Afrikaners, descendants des pionniers hollandais, et de 40 % d'Anglais, immigrés en Afrique du Sud lors des guerres napoléoniennes.

En arrivant vers 1652 dans la région du Cap, les Hollandais avaient trouvé une tribu africaine, les Hottentots, dont ils épousèrent les femmes. Leurs descendants, les métis du Cap, sont aujourd'hui deux millions.

Les épisodes de la « Guerre des Boers » (1900-1902) sont encore dans toutes les mémoires, spécialement dans celle des Afrikaners, qui n'ont pas oublié leur cuisante défaite devant les troupes anglaises. Vainqueurs, les Anglais s'emparèrent des gisements aurifères situés sous les terres des Boers.

Vers la fin du siècle, les Anglais avaient fait venir plusieurs centaines de milliers de travailleurs pour cultiver la canne à sucre au Natal. Ils sont aujourd'hui 600 000. De nombreux Malais, déportés par les Britan-

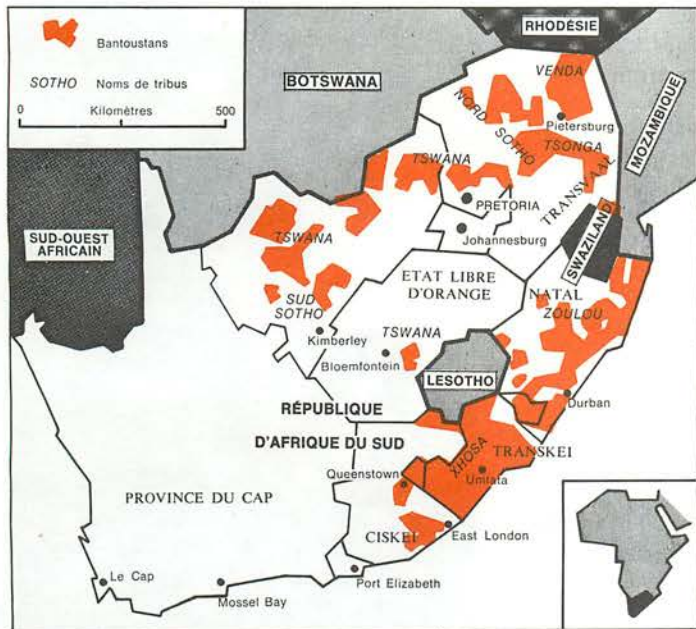
niques lors de la conquête de la Malaisie, s'établirent au Cap ; leurs descendants s'y trouvent encore, fervents adeptes de l'Islam.

Le problème sud-africain est donc loin de se ramener à une opposition entre Blancs et Noirs.

Les Bantous, arrivant du nord, firent leur apparition au Transvaal vers la fin du XVIII^e siècle ; ils se heurtèrent aux Boers pour la possession de terres cultivables. Aujourd'hui, les Noirs ne possèdent que 400 000 hectares dans les zones dites « blanches », cela en dépit des efforts nombreux du Congrès national africain créé en 1912.

Le Gouvernement sud-africain a instauré dès 1948 des réserves tribales à l'usage exclusif des Africains (12 % du territoire national), appelés Bantoustans. Ceux-ci doivent devenir des territoires autonomes dans un avenir plus ou moins proche.

De 1910 à 1936, les Africains de la province du Cap qui jouissaient d'un revenu minimum de 75 livres par an avaient le droit d'élire quatre sénateurs — blancs — pour défendre leurs intérêts à la Chambre haute. Ce privilège fut aboli par le général Herzog, sous la pression des Boers du nord. Pour des raisons électorales, le D^r Malan en 1948, puis son successeur le D^r Verwoerd lancèrent le « programme de développement séparé » (apartheid), qui n'accorde aucun droit aux Noirs dans les « zones blanches ».



Le texte de l'entretien

Tribune de Caux :

— Pensez-vous que la visite que le Dr Banda, président du Malawi, a faite en Afrique du Sud en juillet dernier restera comme une date dans l'histoire de votre pays ?

Dr William Nkomo : — Le séjour du Dr Banda en Afrique du Sud a permis à tous les leaders de nos différentes tribus — Zoulous, Xhosa, Ndebe, Sotho, Jana — ainsi qu'aux dirigeants des Indiens et des Métis de se réunir pour la première fois. Ils s'entretenirent en tête-à-tête avec le président du Malawi. Jamais le Gouvernement sud-africain n'aurait auparavant toléré pareille « rencontre au sommet ».

Quand le Dr Banda prononça un discours à l'Université de Stellenbosch, cœur de l'intelligentsia boer, les étudiants l'applaudirent longuement et se levèrent pour l'acclamer. Fait sans précédent pour une personnalité noire.

A Soweto, banlieue noire de Johannesburg où habitent 350 000 Africains, le Dr Banda dit au ministre des affaires indigènes qui l'accompagnait : « Maintenant, c'est moi qui suis le patron ! » Cela fit sensation. Il visait

à l'essentiel : pendant des siècles, ce sont les Blancs qui ont tout décidé. Il ne saurait en être éternellement de même. L'effet psychologique de cette visite sera considérable : on ne pourra plus envisager les affaires raciales avec la même optique.

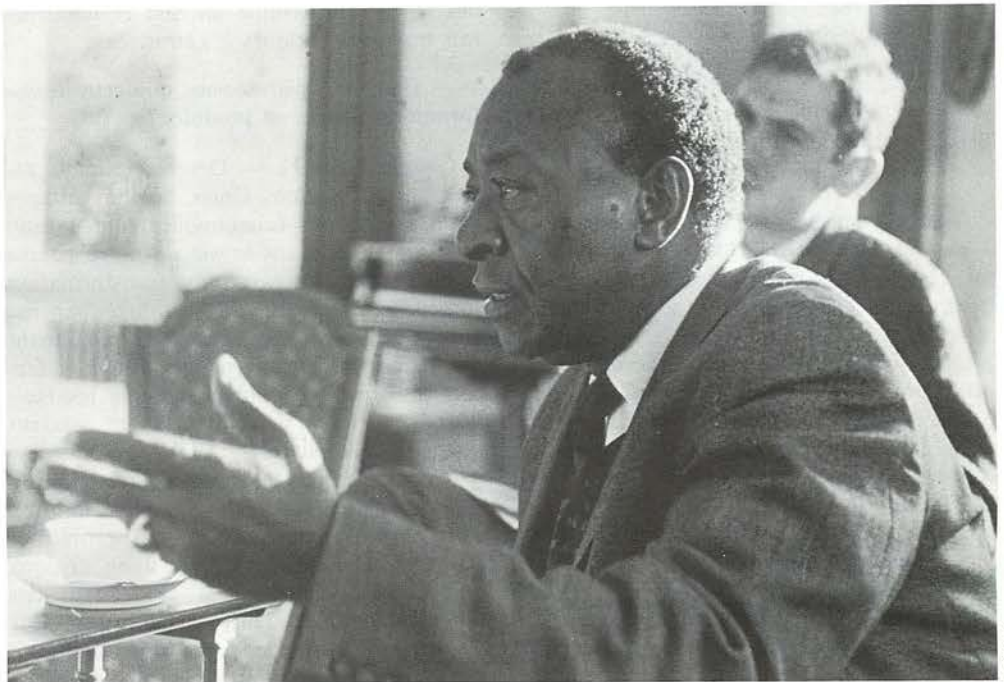
Tom Swartz : — En qualité de responsable de la communauté métisse, j'ai eu l'honneur d'être invité avec ma femme par le président Banda au banquet qu'il offrait

au Gouvernement sud-africain, un banquet vraiment multiracial. Jusqu'alors, notre gouvernement s'était abstenu de participer aux réceptions multiraciales, organisées par exemple par les ambassades de Grande-Bretagne ou des Etats-Unis. Maintenant, un précédent a été établi.

Les vingt et un coups de canon qui ont salué l'arrivée du chef d'Etat africain à Pretoria ont dessillé les yeux des ultras qui se sont tout à coup rendu compte que l'Afrique du Sud était entrée dans l'histoire dynamique des années 1970.

George Daneel : — Cette orientation du Gouvernement sud-africain « vers l'extérieur » ne va pas sans heurts. Les initiatives politiques assez spectaculaires de M. Vorster n'ont pas plu à chacun dans son propre parti ; certains de ses membres ont fait sécession pour former une aile droite dont les réactions pourraient devenir dangereuses à l'avenir. Jouant sur tous les tableaux, M. Vorster s'est néanmoins rendu ce printemps pour la première fois dans les Bantoustans, et il a reçu le Dr Banda. C'est pourquoi je crois le gouvernement sincère dans sa volonté d'établir des contacts avec le reste de l'Afrique. Les conséquences en seront profondes à l'intérieur de nos frontières.

— Quelle idée vous faites-vous de l'Afrique du Sud de demain ?



Le Dr William Nkomo



Le Dr Nkomo et sa fille

Dr Nkomo : — Nous voulons que les Noirs soient traités avec la dignité à laquelle tout être humain a droit, quelle que soit la couleur de sa peau. En théorie, le « développement séparé » ne signifie pas « infériorité », car les Noirs jouiraient dans les Bantoustans des mêmes droits que les Blancs dans leurs régions. Pourtant, nous avons toujours eu des doutes sur la sincérité des intentions des Blancs. Que se multiplient des occasions comme celle de la visite du Dr Banda et nous ne douterons plus que les Blancs sont réellement prêts à repenser toute leur attitude dans une optique nouvelle.

George Daneel : — Pour nous chrétiens, il devrait être normal de nous interroger sur ce que Dieu pourrait désirer de notre pays, même s'il est difficile de nous mettre à Sa place ! Cependant, dans la Bible, il est précisé qu'Il ne « fait aucune acception de personne », et que devant Lui tous les hommes sont égaux. J'aspire de tout mon cœur au jour où, en Afrique du Sud, les hommes cesseront d'être jugés d'après la couleur de leur peau, où cessera toute discrimination raciale, où chaque homme devra faire ses preuves d'après sa force de caractère et sa valeur personnelle. Par ailleurs, il est essentiel que les Africains puissent décider de leur propre sort. Nous sommes trop enclins à décider nous-mêmes ce qui conviendrait

le mieux aux Noirs et aux gens d'autres races. On les consulte de temps à autre, mais c'est nous qui décidons en dernier ressort.

Dr Nkomo : — Les succursales de deux grandes banques britanniques, Standard et Barclays Bank, viennent d'appliquer le principe « à travail égal, salaire égal ». C'est le résultat de pressions extérieures, les directeurs l'admettent. Nous espérons que d'autres sociétés étrangères suivront leur exemple. Les sociétés nationales seront alors obligées de faire de même.

Tom Swartz : — Ce principe a été l'un des slogans électoraux du parti fédéral des Métis au cours de la première élection à laquelle il eut le droit de participer, en 1969. Notre conseil passa une résolution unanime dans ce sens. Mais le gouvernement répondit négativement. Selon lui, « c'était contraire à la pratique nationale selon laquelle les Blancs devaient être mieux payés que les autres ». Le Conseil des Métis n'accepta pas cette réponse et poursuivit sa campagne. Ce printemps, enfin, le ministre des affaires des Métis déclara devant le Parlement que « le gouvernement avait décidé de réduire les différences entre les employés blancs et les Métis dans l'administration, et qu'il faisait appel au secteur privé pour qu'il fasse de même ».

L'adoption de cette mesure transformerait l'attitude des races les unes vis-à-vis des autres en Afrique du Sud et désarmerait bien des critiques à l'étranger.

— **Comment pensez-vous que cette transformation pourra se produire ?**

George Daneel : — Des résolutions passées par les Nations Unies, des boycottages ou des sanctions économiques sont à mon avis sans effet dans la vie de notre peuple et ne produiront jamais une transformation spirituelle et morale. Si j'en juge par ma propre expérience, des condamnations venant de l'extérieur ne peuvent que durcir et fermer les cœurs. N'oubliez pas que les Hollandais et leurs descendants sont souvent qualifiés de « têtus » !

Quand Frank Buchman, fondateur du Réarmement moral, est venu chez nous, il était parfaitement conscient des problèmes du pays. Cependant, jamais il ne critiqua quiconque. Partout où il se rendait, des hommes mettaient leur vie en ordre ; leur attitude vis-à-vis des Africains changeait aussi. Je pourrais vous citer de nombreux



George Daneel

cas, à commencer par le mien. Ayant grandi dans une famille aux solides traditions chrétiennes, j'avais appris tout petit que les Blancs étaient une race à part. Jamais je ne vis mes parents serrer la main d'un Noir ou d'un Métis. Les fossés qui nous séparent sont souvent le résultat de l'arrogance. J'ai dû demander pardon, apprendre à connaître les Africains, à travailler avec eux, à devenir leur ami. C'est l'une des expériences les plus enrichissantes de ma vie.

Dr Nkomo : — Je ne tiens pas pour inutiles les débats à l'ONU où l'Afrique du Sud est désapprouvée. Mais je préfère les avis critiques de pays qui cherchent à nous comprendre et à nous faire avancer à partir du point où nous sommes.

Quel que soit la valeur des protestations de l'étranger, il dépendra des Sud-Africains eux-mêmes de faire face ensemble à leurs problèmes et de demander à Dieu quelle en est l'issue. Le recours à la violence comme moyen de pression ne débouche pas sur des solutions durables. J'y ai renoncé. A vues humaines, les solutions qui émanent du dialogue et du changement sont plus lentes à s'imposer. Mais elles sont plus justes. Chaque jour, je prie pour les Blancs de mon pays, pour qu'ils s'élèvent moralement au niveau des besoins de l'Afrique, pour qu'ils apprennent à vivre en paix avec

tout le monde, qu'ils cherchent leur sagesse en Dieu et qu'ils découvrent les trésors de Sa grâce. C'est ma prière pour les Blancs, mon espoir pour l'Afrique du Sud, et aussi ma raison d'être à Caux.

— **Que pensez-vous de la politique de sanctions contre l'Afrique du Sud telle qu'elle est préconisée par certains milieux internationaux ?**

Dr Nkomo : — Je n'ai manqué aucune occasion de manifester mon opposition à toute tentative de nous couper du reste du monde. Ceux qui souhaitent, par des sanctions, faire pression sur les Blancs, se trompent ; car si la vie devient plus difficile par la diminution du commerce extérieur, ce ne sont pas les Blancs qui pâtiront les premiers, mais les Africains. Nous devons déjà lutter de toutes nos forces pour nous assurer des rudiments élémentaires de l'existence ; toute souffrance supplémentaire rendra notre lot insupportable. Nous nous révolterons alors ; et qui sera tué dans le bain de sang qui s'ensuivra ?

Prenez l'exemple de la Rhodésie, nos voisins. La politique de sanctions a rendu les Blancs plus industriels, plus inventifs ; elle les a obligés à produire des choses qu'ils n'avaient jamais rêvé produire. Ils sont devenus plus autonomes qu'auparavant. Mais rien n'a changé dans la condition des Noirs. On décèle déjà les mêmes signes en Afrique du Sud. Croyez-moi, les Blancs se débrouilleront toujours pour assurer leur bien-être. Peut-être souffriront-ils un peu quand on leur interdira de jouer au rugby !

George Daneel : — On m'a rapporté récemment un fait encourageant. A la suite de sa rencontre avec un Africain revenu de Caux, un professeur de l'Université de Pofchestroom organisa une rencontre trimestrielle entre ses étudiants et des dirigeants noirs. Une initiative analogue fut prise à l'Université de Stellenbosch par un autre professeur qui demanda plus tard à pouvoir enseigner dans une Université noire.

Le journal de l'Université de Pofchestroom a récemment fait état d'un symposium sur la condition des métis, auquel le premier ministre lui-même est venu prendre part. Ainsi, des intellectuels réputés conservateurs sont obligés de repenser maintenant toute leur attitude vis-à-vis des « non Blancs ». Le 1^{er} janvier de cette année, un professeur de sociologie à Stellenbosch a fait sensation en déclarant qu'il fallait



Maillefer

Tom Swartz

remettre en question tout le comportement des Blancs envers les autres races.

Dr Nkomo : — Ce professeur dont parle M. Daneel faisait spécialement allusion au statut politique des Africains vivant dans des « zones blanches ». Je suis l'un d'eux. Depuis la génération de mon grand-père, je suis « détribalisé » et n'ai donc aucune chance d'exercer des droits politiques, ni dans l'un des Bantoustans, ni dans ce que je considère comme ma région. Est-ce normal ?

Un mot en terminant : on agitait devant les yeux des Blancs le spectre d'épouvantables « hordes noires » qui les submergeraient. Je peux les rassurer. Parmi les dirigeants noirs, jamais cette idée ne nous a traversé l'esprit ; nous n'avons aucunement l'intention de « rejeter à la mer » la population blanche de notre pays. Tout ce que nous voulons, c'est de nous voir considérés comme des êtres humains, avec la dignité que Dieu a donnée à chacun de Ses enfants. Dans cette perspective, il n'est pas nécessaire de nous liquider les uns les autres, puisque nous pouvons nous aider mutuellement à grandir sous le regard de Dieu, donc à devenir différents.

(Propos recueillis par Paul-Emile Dentan, Catherine Guisan et Daniel Mottu.)

POINTS DE VUE D'ÉTUDIANTS

Quelques jeunes de toutes races sont venus ajouter leurs remarques à celles recueillies ci-dessus.

Une étudiante noire, inscrite dans une faculté de médecine en Allemagne :

Au lieu de boycotter nos équipes sportives, il serait bien plus utile qu'elles puissent rencontrer celles d'autres pays. Par exemple, qu'elles puissent participer aux Jeux Olympiques de Munich. Nos sportifs s'y mesureraient avec des Noirs qui seront peut-être plus forts qu'eux. Ils seraient peut-être même logés dans le même hôtel. Mes compatriotes verraient alors que dans d'autres pays, les gens de couleur sont traités en êtres humains normaux, et peut-être commenceraient-ils à se poser des questions et à changer leur façon de voir les choses. Les Européens ont manqué une bonne occasion d'influencer de manière positive la situation en Afrique du Sud.

Une étudiante boer :

— Ce qui m'a le plus frappé, c'est à quel point les Européens se passionnent pour ce qui se passe à 10 000 kilomètres de chez eux, mais sont aveugles sur les événements qui se déroulent sous leur nez. Quand je suis arrivée en Grande-Bretagne, je voulais parler de la situation en Irlande du Nord, mais mes interlocuteurs s'intéressaient beaucoup plus à l'Afrique du Sud ! En Europe, ce ne sont jamais les Noirs qui se sont montrés blessants à mon égard, mais d'autres Blancs.

Une étudiante anglaise d'Afrique du Sud :

— J'ai pris part dans mon pays à plusieurs manifestations contre l'apartheid, mais la plupart d'entre nous sommes en fait très conservateurs. C'est en Europe que pour la première fois j'ai rencontré de près des Noirs d'Afrique du Sud.

Un étudiant en mécanique, afrikaner :

— Souvent, en Europe, quand je veux parler de la situation de mon pays, les gens m'interrompent après deux phrases pour me dire quels sont nos torts et comment il faut s'y prendre dans un pays... où ils n'ont jamais mis les pieds. Ils écouteront et croiront un Noir d'Afrique du Sud. Nous ne demandons pas qu'on nous croie, mais nous aimerions parfois qu'on nous écoute.

TOUT le monde s'intéresse aujourd'hui à la biologie — la science de la vie. Sans apprendre ce que la vie est en soi, on commence à voir comment elle fonctionne. La découverte la plus sensationnelle, c'est qu'à la base de l'évolution il y a un mystérieux génie — génie régulateur dans le gène, génie constructeur dans la cellule. L'action concertée de ce double génie oriente les organismes à travers le hasard des mutations vers des formes toujours plus complexes jusqu'à aboutir dans l'homme à la puissance créatrice de la conscience qui, par le génie du langage, fait éclore les figures et structures fulgurantes de la civilisation.

Il vaut la peine de lire attentivement une page du *Journal de Californie*² d'Edgar Morin qui, tout en assistant aux recherches biologiques de l'Institut Salk à San Diego, a pris contact avec la jeune Amérique, les étudiants en révolte, le phénomène hippy, les communes, les cérémonies collectives, l'usage des stupéfiants.

La créativité : Il semble qu'à chaque étape de l'histoire de la vie, dans chaque détail de son organisation, un génie soit à l'œuvre.

Le problème est celui de ce génie, ces génies, que l'on peut nommer invention, imagination, création, et qu'on ne peut expliquer... Le gène (où est contenue l'information qui va gouverner la construction de la prodigieuse machinerie de l'organisme) est le génie en conserve. Le génie est en activité dans nos rêves et nos fantasmes, mais à vide. Ce génie imaginaire-combinatoire-organisationnel, voilà le grand mystère, mais si nous ne pouvons ni l'élucider, ni l'expliquer, nous pouvons du moins ne pas escamoter sa présence... Le hasard est partout présent dans l'histoire du monde. Les biologistes tendent du coup à le considérer comme l'opérateur (voire même le deus ex machina) alors qu'il est seulement le donné et l'agent. L'opérateur est le génie, mais qui n'est rien sans l'événement (et bien entendu sans un système)...

Je sens plus que jamais que le mot survivre devient synonyme du mot révolution, que le mot révolution devient synonyme du mot mutation. Nous approchons du seuil où les questions de la survie, de la mutation, de la révolution vont devenir la seule et même question.

Moi, je sens l'angoisse en même temps que l'espoir, je sens le néant qui rôde en même temps que la nouvelle vie. Dieu est dans le gène. Le gène porte Dieu. Dieu, principe de Création et principe d'au-delà, est bien le principe de Vie que nous portons en nous...

L'université et le garage

Je méditais ce texte en m'acheminant au milieu du merveilleux paysage qui domine le haut du lac Léman vers la « Maison sur la Montagne », ce

LE MYSTÈRE

par Théophile

La TRIBUNE DE CAUX désire consigner des vérités fondamentales qui inspirent le professeur Théophile Spoerri¹ d'ina

centre de rencontre des peuples et des générations, des races et des classes. Je me demandais quel rapport il y avait entre les bouleversantes découvertes de la science et le bouillonnement révolutionnaire de la jeunesse partout dans le monde. J'allais, sans le savoir, m'y acheminer. C'était l'heure du déjeuner et j'avais invité à notre table quelques jeunes étudiants aux longs cheveux qui ne cachaient pas leurs réactions contre ce qu'ils avaient vu et entendu à Caux.

En effet, dès que ma femme eut servi le potage, ils engagèrent l'attaque : — Nous sentons bien ce qu'il y a de magique dans cette ambiance qui fait qu'on est tenté de parler de ce qu'on cache au plus profond de soi-même, mais ce qui nous choque c'est l'insistance avec laquelle on revient sur les mêmes thèmes : l'écoute de la voix intérieure, l'importance de noter ses pensées dans les moments de silence, la nécessité de mesurer sa vie aux quatre critères moraux absolus d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour, le changement du monde commençant par le changement de soi-même. Ce qui nous intéresserait, ce serait d'entendre ces représentants du tiers monde, ces hommes d'Etat, ces industriels, ces syndicalistes qui sont ici venus faire un exposé approfondi des problèmes qui nous préoccupent. Pourquoi cette conférence est-elle si différente de tout ce que nous attendions ?

— La réponse est simple, fis-je. Il s'agit de se rendre compte de la différence qu'il y a entre une université et un garage. On va à l'université pour y entendre des exposés théoriques. On va à l'atelier du garagiste avec sa voiture après un sérieux accroc pour voir l'importance des dégâts, constater des déficiences dans le fonctionnement, apprendre les fautes qu'on a faites dans la conduite. L'important, c'est de pouvoir remettre sa voiture en état de marche. On n'attend pas du mécanicien qu'il vous fasse un cours philosophique ; il suffit qu'il découvre la faille dans le mécanisme ou dans ma façon de conduire. Il n'a pas besoin de recourir à des effets de rhétorique, il emploie des termes précis et directs, il ne craint pas les répétitions quand il voit que je n'ai pas compris : il sait que la conduite et l'entretien d'un véhicule peuvent être une question de vie ou de mort.

¹ Pendant trente-quatre ans professeur de philologie romane à l'Université de Zurich, dont il a été le recteur de 1948 à 1950.

DE LA VIE

e Spoerri

er ses pages centrales à l'étude
nt son action. Elle a demandé au
urer cette série d'essais.

— Mais quelle est cette voiture dont vous faites si grand cas ? demande impatiemment un des jeunes interlocuteurs.

— C'est tout simplement votre propre corps, ce moteur à explosions, ce précieux instrument si compliqué et si délicat, dont nous faisons si mauvais usage. Personne ne traiterait sa voiture avec autant de désinvolture que son corps et celui des autres. Nous ne nous rendons pas compte à quel point notre organisme est vulnérable et combien nous courons à chaque instant le risque de manquer notre vie.

Une pyramide à cinq étages

A ce moment-là, nos jeunes convives entrèrent dans le vif du sujet. « Qu'est-ce que cette pureté absolue dont vous parlez ? Etes-vous contre la sexualité ? » Un de mes amis psychologues qui était à notre table dessina sur sa serviette en papier une pyramide à cinq étages. « Voici, dit-il, comment un savant américain, A. H. Maslow³ définit les besoins fondamentaux de l'homme. A la base, il y a les besoins physiques, la faim et la sexualité. Puis vient, au second étage, le tout-puissant besoin de sécurité. Ensuite, au troisième étage, le besoin d'appartenance, qui fait tant souffrir celui qui se sent exclu d'un groupe quelconque. A un étage plus haut, le besoin d'être estimé. Et au sommet de la pyramide, le besoin de s'exprimer, de s'actualiser — la créativité.

Il est facile de voir que l'instinct sexuel prend une fausse urgence quand on l'isole de l'ensemble de la personnalité et qu'on néglige les attaches profondes qui le relie aux autres besoins fondamentaux. La sexualité est un merveilleux instinct créateur. C'est un de ces « mystérieux génies » dont parlent les biologistes. La seule question est de savoir quel usage nous en faisons. Rien ne rend l'homme plus esclave de son animalité que le mauvais usage de son sexe. Le critère de la pureté absolue nous montre très clairement si nous sommes des hommes libres ou non, si nous sommes créateurs ou pas.

— Mais que vient faire dans tout cela l'absolu, peut-on jamais l'atteindre ? s'écrie brusquement un des jeunes.

— A ce propos, répondis-je, je voudrais citer ce que dit Peter Howard, le successeur de Frank

Buchman à la direction du travail mondial du Réarmement moral et l'auteur de ce film *Le Lever de la Nuit* que vous avez vu hier soir et qui traite d'une façon très directe de la question qui nous préoccupe :

« Vous savez tous ce qu'est l'étoile polaire. Jusqu'à présent, aucun bateau ne l'a atteinte, et pourtant depuis des siècles les marins se sont orientés sur elle. Elle leur montrait où ils se trouvaient et où ils devaient se diriger. Nous avons besoin de critères absolus dans notre vie, afin que nous aussi voyions où nous sommes et où nous devons aller. »

Vous vous rendez compte, continuai-je, que les critères moraux absolus ne sont pas des garde-fous qui signalent ce qui est permis et ce qui ne l'est pas, mais des poteaux indicateurs qui nous acheminent vers la source de la vie.

Faire la place

A ce moment, je vis que ma femme me faisait un signe, la main derrière l'oreille.

— Je vois que je parle trop et que je ferais mieux d'écouter ce que vous avez à dire. Permettez-moi quand même de poser une question. Ce matin, au petit déjeuner, un vieil ami, parlant d'un de ses camarades, fit cette remarque : « Il connaît toutes les paroles, mais il n'a pas la musique. » Que voulait-il dire par là ?

Il se fit un long silence. Puis un des jeunes gens s'exclama :

— C'est exactement ce que nous ressentons quand nous nous trouvons en face d'un type qui sait manipuler les rouages de la machine humaine et qui nous traite en mécanique à réparer. Il est certes animé d'une bonne pensée, mais on sent trop l'intention et cela vous indispose.

— C'est vrai, intervint un autre. Il y a une telle différence entre un homme qui est sûr de lui-même et nous fait la leçon et un autre, en qui nous sentons une force qui ne vient pas de lui-même. Chez l'un il n'y a que les paroles, chez l'autre, il y a la musique.

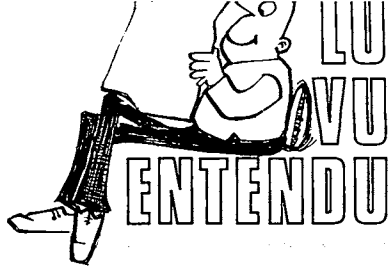
— Alors, demandai-je, que faut-il faire pour que cet élément qui vient d'au-delà de nous-mêmes, ce mystérieux génie se fasse entendre ?

Au milieu du silence qui s'était établi autour de la table, malgré le bourdonnement de la vaste salle à manger que décore la fresque d'un grand peintre finlandais, une voix se fit entendre : « Faire la place. » Tous regardèrent ce convive qui jusque-là s'était tu.

— Quand on ouvre la porte à quelqu'un, on se met de côté pour que l'autre puisse entrer. Il en est de même quand nous faisons taire le bruit de nos propres récriminations, de nos revendications. Quand nous faisons le silence pour écouter cette voix qui parle au plus profond de nous-
(suite page 11, colonne 3)

² Ed. du Seuil, 1970.

³ *Motivation and Personality*, New York, 1954.



DANS LA MÊLÉE

Politique et morale

Aussi longtemps que l'on ne sera pas parvenu à subordonner la politique à certains critères éthiques, la rapidité des progrès des techniques de destruction massive et de viol des consciences ne fait qu'accroître le risque de voir se répéter les forfaits qui ont déjà déshonoré ce siècle. Comme l'écrivait récemment Jacques de Bourbon-Busset¹, « On ne peut dire que la politique, royaume des moyens, se confonde avec la morale, royaume des fins. Mais une politique qui n'obéirait pas à des fins morales, à une certaine conception du bien et du mal, n'aurait aucun sens. Elle serait, à proprement parler, insensée. »

Insensée. N'est-ce pas ainsi que dès à présent elle apparaît, à travers le monde, à tant de jeunes que révolte l'égoïsme, collectif ou non, sacré ou non, de trop de leurs aînés ? Faut-il aller chercher ailleurs la raison pour laquelle beaucoup parmi les meilleurs se séparent, par la lutte politique ou par le comportement, d'un « ordre » auquel ils se sentent totalement étrangers ?

André Fontaine

(« Le Monde », 3 septembre)

¹ « La Croix » (1^{er}-2 août).

« Où personne n'est coupable »

Sous ce titre, un éditorial d'un quotidien de Belfast commente les problèmes de l'Ulster avec une certaine touche d'ironie.

Au milieu du désastre que connaît l'Irlande du Nord, un seul rayon de lumière apparaît comme une grande bénédiction : le fait que personne, aucun homme politique, aucun homme d'Eglise, aucun éducateur ne se sent la moindre responsabilité dans cette situation... L'histoire ne se fatiguera probablement pas à porter un jugement sur tel ou tel, mais sur tous — et nous ne nous en excluons pas nous-mêmes. Nous devons tous admettre notre faillite.

The Newsletter, Belfast

Cogitations sous l'uniforme

Je suis mécano de l'aéro-navale. Nous faisons notre instruction militaire sur des avions à réaction dont nous assurons l'entretien.

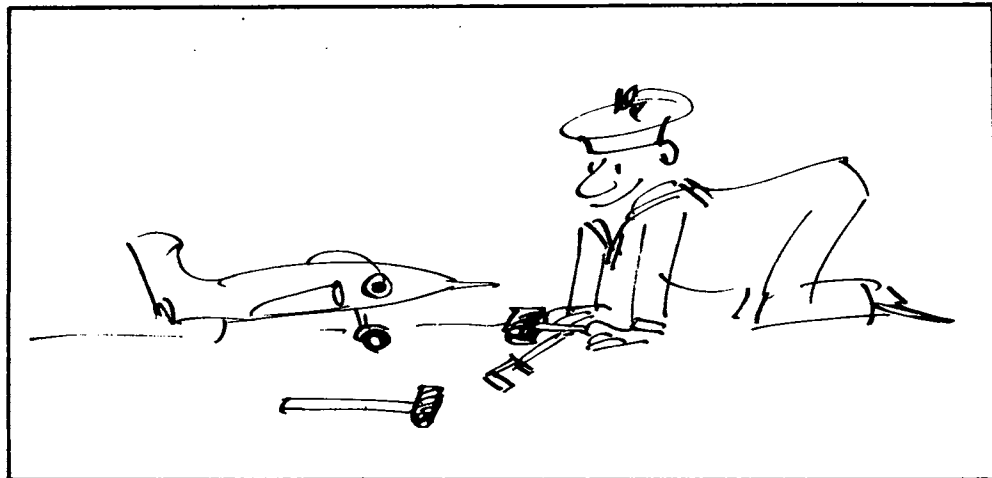
Avant mon service militaire, j'avais vécu dix-huit mois en Asie et en Océanie dans une ambiance peu ordinaire. Tout au long d'une tournée d'un spectacle du Réarmement moral, j'avais partagé la vie de quatre-vingt personnes de nationalités diverses, d'âges et de milieux très différents mais toutes dédiées à créer un monde neuf. Cela éveillait la responsabilité de chacun. J'avais travaillé dur, sans salaire, acceptant avec mes camarades une certaine discipline, que personne d'ailleurs ne nous imposait.

Or, la vie d'une escadrille de la marine française a des points communs avec celle de toutes les marines du monde : boire beaucoup est un signe de virilité. Le gars

se conformant à un modèle, établi somme toute à bon marché. Je réagissais sans doute d'autant plus que je n'étais peut-être pas exempt moi-même du souci de popularité. Il est bien tentant de répondre du tac au tac à une remarque d'un camarade et de renvoyer ceux qui me critiquent à leur miroir !

Mais je me suis aperçu que je serais mieux avisé de tenir compte des critiques qui me seraient faites, d'admettre mes fautes, de m'excuser. J'ai renoncé à faire de l'esprit et j'ai même accepté comme la chose la plus naturelle du monde, et avec humour si possible, les plaisanteries qui me visaient.

Du coup, certains types eurent envie de parler. Là, il m'a fallu faire le sacrifice d'une bonne partie de mon temps de liberté, car n'est pas en dix minutes qu'une confiance se noue.



hâbleur et costaud semble donner le ton. Le vin et les femmes constituent un sujet inépuisable de conversation. Il est de mise de se plaindre de tout le monde et de toute chose. Au travail, la devise est la suivante : « Plus on en fait, plus votre bonne volonté est exploitée. En conséquence, ne travaillons pas plus qu'il n'est nécessaire. »

Le droit à l'humour

Dans les premiers jours, j'admettais difficilement que tous les marins de l'escadrille

Un sentiment de solitude

L'hostilité n'est pas loin de l'amitié. Un soir, un de mes camarades de chambre, alors qu'il était ivre et brandissait un couteau, me dit : « Si je te plantais ce couteau dans le ventre, ton Dieu que tu pries tous les soirs y pourrait-il quelque chose ? » Le lendemain, il ne se souvenait plus de rien ; mais cela m'a donné l'occasion d'entamer une conversation où, pour la première fois sans doute, il ouvrait son cœur et confiait ses vrais problèmes.

Un autre m'a demandé de l'aider à recommencer sa vie à zéro. J'ai appris que sous la cuirasse d'indifférence, nous avons tous de la sensibilité, de la bonté, de la spontanéité, souvent mêlées à un sentiment de solitude. Cela me donne beaucoup d'espoir pour la France. Malheureusement, il semble que si souvent nous croyons nécessaire de cacher ces sentiments, qui pourraient être interprétés comme un signe de faiblesse.

J'ai souvent porté sur les nerfs de mes camarades, car cela ne se fait pas d'être enthousiaste au sujet de quoi que ce soit, encore moins dans l'exécution des tâches qui nous sont commandées. Leur irritation était explicable: mon enthousiasme à faire le travail correctement était souvent dû au désir de marquer un point comme le sportif de la bonne humeur contre les sportifs de la « rouspétance » ! Résultat : zéro. En vérité, attitude nuisible ! Il en va tout autrement si mon but est de créer une équipe avec des camarades qui n'auront pas à bluffer et qui seront assez naturels pour montrer qu'ils prennent à cœur leur travail.

Points de repère

Notre monde est fait de gens ordinaires comme tous ceux de l'escadrille. Mais, dans cette perspective plus vaste, notre vie et les actes apparemment insignifiants qui la composent revêtent un sens et une importance. C'est pourquoi je considère comme essentielles pour moi les résolutions que j'ai prises avant même mon entrée au service militaire :

- Prier à genoux chaque soir.
- Prendre une heure chaque matin à chercher dans le silence les pensées directrices pour la journée.
- Considérer le service militaire non pas comme une corvée, mais un bon moyen d'éprouver la qualité de mon engagement. Alors, tout changement pour lequel je me bats contribue à la réalisation d'un dessein beaucoup plus vaste visant à réhabiliter à travers le monde les critères moraux absolus d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour, sous l'égide de la direction parfaite de Dieu.
- Rester fidèle à la devise : pas de critiques, pas de morale, mais un exemple.
- Garder le contact avec les amis que je me suis faits dans les différents pays où j'ai eu le privilège de me rendre.

Gérard Gigand

PARIS

HOTEL PLAZA ATHÉNÉE



★★★★

25, AVENUE MONTAIGNE
PARIS 8^e - 359-85-23

LE MYSTÈRE DE LA VIE (suite)

mêmes, ce sont des choses très simples qui nous sont dites — des choses que nous savions peut-être depuis longtemps et que nous n'avions pas eu le courage de nous avouer ou de mettre à exécution. Cela peut être aussi une soudaine illumination sur notre attitude vis-à-vis de quelqu'un qui nous est proche. Des excuses, une réparation s'impose. Un nouveau contact s'établit. Des forces inattendues se sont frayé un chemin. Le secret de Caux est de faire la place à l'hôte inconnu qui peut changer nos vies et peut-être le cours de l'histoire.

Entre-temps, le repas avait pris fin. Pendant qu'on servait le café, je montrai un petit livre que je venais de lire et où j'avais trouvé cette phrase, que j'avais jetée dans la conversation⁴ : « La profondeur d'un homme est dans sa puissance d'accueil. » Je proposai une variante : « Le génie d'un homme est dans sa puissance d'écoute. »

Dans un autre livre, *Refaire le Monde*⁵, je trouve un texte d'une inimitable simplicité qui illustre cette phrase et place notre entretien dans sa vraie dimension en faisant, selon le mot de Gabriel Marcel, « la jonction de l'intime et du mondial ».

« Grâce à un miracle de la science l'homme peut parler par la radio à des millions de ses semblables. Grâce à un miracle de l'Esprit, Dieu peut parler à chaque homme. Sa voix peut pénétrer dans chaque foyer, chaque entreprise, chaque gouvernement.

» Quand l'homme écoute, Dieu parle.

» Quand l'homme obéit, Dieu agit.

» Peu importe qui vous êtes, où vous êtes. L'esprit de l'homme qui est prêt à prendre ses ordres de Dieu peut recevoir de Lui des indications exactes et appropriées. Voilà la révolution qui mettra fin aux révolutions en changeant le cœur humain et en reconstruisant les hommes et les peuples. »

Théophile Spoerri

⁴ *Sagesse d'un Pauvre*, par E. Leclerc, Editions franciscaines, Paris, 1971.

⁵ *Refaire le Monde*, par Frank Buchman, Editions de Caux. Le texte cité est extrait d'un message écrit en 1937.

RÉARMEMENT MORAL

INFORMATION

L'esprit d'une rencontre

Le monde a traversé un « long été chaud ». Au lieu d'entrer en léthargie pour quelques mois, le simple citoyen a été constamment étreint par les événements. A la crise du Bangla Desh, se sont ajoutés les coups d'Etat avortés ou réussis au Maroc, au Soudan, en Bolivie et au Tchad. La violence a fait rage à nouveau en Irlande tandis que les alliances se renversaient en Islande et à Malte. Enfin les deux annonces spectaculaires du président Nixon concernant sa visite à Pékin et les mesures destinées à sauver le dollar ont rappelé à l'Europe — et au reste du monde — que l'ordre social établi après la guerre avait fait son temps. Que sera l'ordre mondial à venir ?

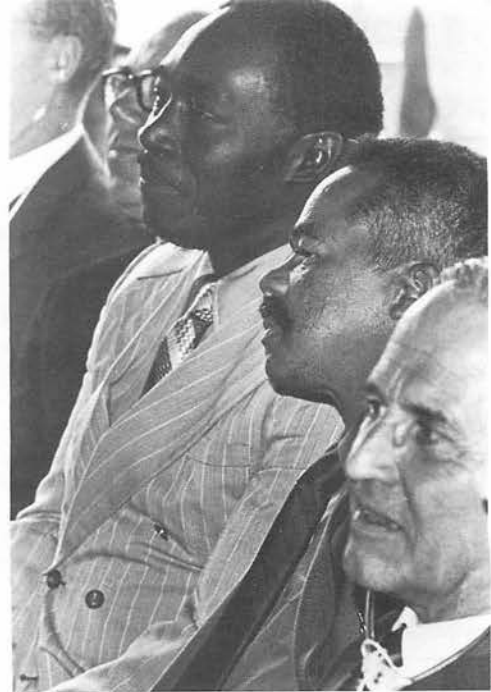
Telle est la question présente à l'esprit des 3000 délégués de tous les continents qui ont pris part aux sessions de l'assemblée mondiale du Réarmement moral à Caux cet été. Comme le mois de juillet marquait aussi le 25e anniversaire du centre de conférences, de nombreuses personnalités dirigeantes du monde ont envoyé à Caux un message ou s'y sont fait représenter.

Parmi les faits marquants, notons la ve-

nue à Caux d'une importante délégation d'Océanie. Ce continent, qui semble parfois à l'abri des remous mondiaux, doit repenser son orientation en raison de l'entrée de la Grande-Bretagne dans le Marché commun. Il s'ouvre sur l'Inde, sur l'Extrême-Orient. De Caux les Australiens — Blancs et Aborigènes — les Néo-Zélandais — Blancs et Maoris — ont pris à cœur la situation européenne, se rendant dans plusieurs pays et en particulier en Irlande du Nord et dans le Jura suisse où ils ont rencontré des représentants des divers courants de pensée.

A la conférence de Caux comme dans les visites des pays européens, le fait s'est confirmé avec force que des hommes guéris de leur haine et de leurs préjugés ont un pouvoir contagieux dans d'autres régions de crise. C'est ainsi que des hommes résolus à la violence ont pu trouver une optique nouvelle grâce à leurs contacts avec des Sud-Africains blancs et noirs, des Ethiopiens chrétiens et musulmans. Au mois de septembre, des délégués de dix pays africains se trouvaient ensemble à Caux.

Dans le cadre de l'assemblée, un dialogue s'est avéré possible entre hommes qui s'étaient évités jusqu'ici. C'est vrai dans le domaine social comme dans les relations raciales et internationales. « Ce qui me frappe ici, disait un industriel français, c'est que tous les problèmes sont abordés d'un point de vue mondial ».



Maillefer



Maillefer



Rengfelt

Ci-dessus :

Pris sur le vif au cours d'une assemblée : deux dockers américains, Fred Small et Matthew Bento, au côté de l'industriel zurichois Rudolf Huber

Le député socialiste allemand Adolf Scheu avec Rajmohan Gandhi

Ci-contre :

M. François Ceyrac, vice-président du Conseil national du patronat français, en conversation à Caux avec des militants syndicaux de Paris et de Nantes

Malte — quo vadis ?



Franzon

Un membre de la délégation maltaise fait connaître son pays aux participants à l'assemblée de Caux

Dix jeunes Maltais ont fait irruption à Caux cet été à la suite de la visite d'une délégation internationale du Réarmement moral dans leur île ce printemps. Ils ont animé ensemble plusieurs rencontres sur Malte, malgré des différences politiques marquées. Parmi eux se trouvaient les président et secrétaire de la section Jeunesse de la Confédération du travail, les présidents et secrétaires des deux associations d'étudiants de l'Université et de l'Ecole polytechnique et un membre actif de l'Exécutif des jeunes du parti nationaliste, M. Noël Buttigieg Scicluna. Ce dernier, avant de quitter Caux, a adressé à la Tribune de Caux la lettre suivante :

Il semble que le destin des petites nations soit de n'attirer l'attention sur elles que lorsqu'elles s'opposent à des nations plus puissantes. C'est ce qui est arrivé à Malte.

Après les élections de juin, le Gouvernement nationaliste pro-occidental de M. George Borg Olivier a été remplacé par celui de M. Don Mintoff, un travailliste. Ce dernier pratique une politique étrangère de non-alignement. Il a prié le Gouvernement américain de ne plus laisser la Sixième Flotte mouiller dans le port de La Valette. A sa demande, le quartier général de l'OTAN dans la Méditerranée a dû être transféré en Italie. Les gouvernements maltais et britannique viennent de s'entendre sur les nouvelles conditions qui permettront aux forces britanniques de rester stationnées dans l'île.

Bien que l'histoire démontre clairement l'importance stratégique de Malte, certaines

personnes aujourd'hui remettent en question son rôle de forteresse en raison de l'évolution de la science militaire. Un seul coup d'œil jeté sur une carte de géographie démontre la faiblesse de l'argument.

J'ai toujours été un fervent nationaliste. Non seulement de par mon appartenance au parti du même nom, mais parce que mon horizon n'allait pas au-delà de l'île.

Poursuivre ma carrière de juriste avec succès et réussir dans la vie politique, c'est ce qui comptait avant tout pour moi. Lors de mon séjour ici, j'ai compris que mes raisons de vivre devaient se modifier. Mais aussi je suis entré en contact étroit avec les ressortissants d'autres pays, j'ai appris à connaître leurs problèmes. Aujourd'hui, mon monde ne se limite plus à l'univers maltais.

Abolir les barrières qui séparent les peuples, telle est notre tâche. C'est pourquoi le Réarmement moral s'adresse à tous les pays. Il nous place tous sur un pied d'égalité. Il est universel, car il parle au cœur.

En tant que Maltais, je veux être parmi ceux qui auront assez de courage et de conviction pour communiquer à notre pays une idéologie basée sur la direction divine. Je retourne à Malte décidé à élargir les vues de mon parti ; je veux briser l'isolement dans laquelle se trouve mon pays et secouer l'apathie et l'indifférence qui nous caractérisent. C'est un dessein ambitieux, mais j'ai bon espoir, car je n'entreprends pas cette tâche tout seul.

N.B.S.

Nouvelle-Delhi

Le président de la République indienne, M. Giri, a accordé un entretien privé à M. Michael Kaniniba, membre de l'Assemblée de Papouasie Nouvelle-Guinée, et à MM. Raphael Bele et Charles Miriori, deux chefs traditionnels de Bougainville. Ils revenaient de la conférence de Caux. L'*Indian Express*, l'un des deux principaux quotidiens de langue anglaise en Inde, leur consacra un important article.

Caux

Une quarantaine d'ouvriers étrangers en Suisse, parmi lesquels des responsables des communautés italienne, espagnole et turque, ont pris part à la session industrielle qui terminait les conférences de l'été 1971.

Panchgani

M. Rajmohan Gandhi, rédacteur en chef de l'hebdomadaire indien *Himmat*, a annoncé à Caux que le centre du Réarmement moral à Panchgani, près de Bombay, inaugurerait le 7 janvier 1972 un nouveau bâtiment comprenant un théâtre et une salle à manger de 400 places.

Genève

La troupe franco-suisse qui avait interprété à Caux la pièce de théâtre *On jouera sans rideau* a été invitée par un technicien des Ateliers de Sécheron, à Genève, à donner une représentation dans son usine, à la sortie du travail. Le président de la commission de direction ainsi que des cadres, techniciens et ouvriers ont assisté à cette soirée, qui a été suivie d'un débat et d'échanges animés.

Canberra

De retour d'Europe où il a participé aux rencontres de Caux, M. Yann Celene Uregei, membre de l'Assemblée territoriale de Nouvelle-Calédonie, a fait escale dans la capitale australienne. Il y a rencontré les ministres des affaires étrangères, de l'immigration et des territoires extérieurs.

Etablir les priorités nationales

par Rajmohan Gandhi

Nous publions un éditorial de Rajmohan Gandhi paru le 10 septembre dans l'hebdomadaire indien «Himmat» dont il est le directeur.



Almond

Quelles sont les priorités d'un pays ?

Il serait imprudent de trop compter sur les ministres pour nous aider à les définir. Ces hommes sont tellement débordés qu'ils n'ont plus le temps de réfléchir. L'un d'eux me l'a avoué récemment : cinq heures de sommeil par nuit, audiences de 7 heures du matin à 11 heures du soir : impossible de réfléchir dans ces conditions.

L'Inde souffre d'une maladie qui fait que chacun accuse les autres. Le public accuse le gouvernement, les fonctionnaires et les industriels. Les hommes politiques et les syndicalistes accusent les capitalistes. Quant aux étudiants, ils sont convaincus qu'en dehors d'eux-mêmes, la plupart des gens sont dans l'erreur.

Ceux qui brandissent un doigt accusateur ont naturellement raison. N'ont-ils pas des preuves ? Mais n'ont-ils pas tous tort ? Car un homme qui en accuse un autre d'égoïsme ferait mieux de s'interroger lui-même d'abord. Faute de quoi, il n'est qu'un hypocrite et un réactionnaire.

Sans le dire ouvertement, le gouvernement se plaint de l'avarice des industriels. Si seulement l'Inde pouvait s'en libérer, la misère en serait allégée. C'est tout aussi naïf que la réflexion de ceux qui pensaient qu'avec le départ des Anglais, toute injustice serait éliminée du pays. Mettez en prison tous les capitalistes, répartissez-vous leurs millions, et tout ce que vous obtiendrez c'est un allègement éphémère et marginal de la misère.

Les industriels prétendent que les pratiques malhonnêtes sont le fruit des systèmes

de contrôle gouvernementaux. Ils ont tort. Nos hommes d'affaires ont été malhonnêtes bien avant l'instauration des mesures gouvernementales. Malgré tout ce que l'on peut dire et entendre, il est parfaitement possible à un industriel d'être honnête en affaires aujourd'hui. Des risques, il en encourra bien sûr, et personne ne l'appuiera. Mais quelle ne sera pas son autorité vis-à-vis des fraudeurs de tout acabit ! La franchise est une arme toujours disponible contre les calomnies pour autant qu'on ait le courage d'être franc, bien sûr.

Un investissement réfléchi

Changer la mentalité de nos hommes riches, tel devrait être notre objectif, au lieu de chercher à les neutraliser et à les liquider. Dans l'Inde de demain, il n'y aura pas de place pour des hommes riches indifférents aux besoins des autres. En dépit des protestations des hommes d'affaires, c'est bien à eux de décider. Ne s'étaient-ils pas engagés corps et biens dans la lutte pour l'indépendance ? Aujourd'hui, je ne souhaite nullement une dispersion aux quatre vents de leurs fortunes, mais un investissement réfléchi de leurs biens dans un combat révolutionnaire pour construire une société nouvelle basée sur le désintéressement. Un capitaliste qui peut dire, en toute honnêteté, que son argent, ses propriétés, ses voitures sont utilisés pour construire une Inde nouvelle, n'aura peur de personne, fonctionnaire, politicien, communiste ou naxalite. Il peut au contraire inviter ces messieurs à faire de même.

Que nos étudiants remettent en question tout notre système, il faut s'en réjouir. Mais il est triste de voir tant d'entre eux sombrer dans l'hypocrisie, exigeant que d'autres hommes soient intègres alors qu'ils insistent sur leur droit de tricher aux examens, de voyager sans billet, de faire la grève des cours et de violenter des professeurs et d'autres camarades. Le pays a besoin de voir des milliers de nos étudiants s'engager socialement, œuvrer pour redresser tous les torts, mettant de l'ordre autour d'eux en commençant par eux-mêmes.

Dresser les hommes les uns contre les autres, les classes les unes contre les autres, pourrait-on appeler cela créer l'union dans le pays ? Pour quelques-uns c'est sans doute une technique dont ils se servent pour prendre le pouvoir, mais c'est absolument inefficace pour guérir la misère et la corruption.

Un système social à inventer

L'intervention de l'Etat dans de nombreux domaines est une nécessité. L'Etat ne peut rester impassible devant les injustices. Pourtant, l'Etat ne pourra jamais prendre la place de la conscience des individus. Chacun doit décider pour lui-même quelle va être sa ligne de conduite vis-à-vis des autres. Si, par un tour de magie, nos fonctionnaires devenaient tous désintéressés du jour au lendemain, ils seraient incapables, à eux seuls, de transformer l'Inde. Dans un pays de 550 millions d'hommes, il sera toujours impossible à un gouvernement de régler les relations qu'un homme entretient avec ses semblables.

De toute évidence, nous avons besoin d'inventer un système social et politique où nous apprenions à nous discipliner nous-mêmes dans la liberté, ce qui ne ressort ni du capitalisme ni du communisme. Un pays où les parents se maîtrisent, où les enfants font de même, où les hommes d'affaires tiennent en bride leur égoïsme et leur soif du profit, où les ouvriers tempèrent leur désir de travailler moins pour gagner plus, où les étudiants font preuve de sens de responsabilité, non à la suite de l'intervention de « l'autorité », mais de leur propre gré.

Une Inde qui se discipline elle-même, voilà une tâche qui demandera l'engagement et l'esprit de sacrifice de nos citoyens les plus capables.

R. G.

Découvrez l'INDE

avec

AIR-INDIA



GENEVE - Rue de Chantepoulet 7
tél. : (022) 32 06 60



CONTRIBUEZ A LANCER LA TRIBUNE DE CAUX MENSUELLE

Profitez du prix spécial d'abonnement valable jusqu'au 31 décembre 1971

Abonnement annuel : 12 numéros

France : FF 20 Suisse : Fr. 15.— Belgique : FB 180
Autres pays : Fr. s. 18.—
Par avion pour pays d'outre-mer : FF 25, Fr. s. 20.—

Tarif étudiants lycéens

France : FF 12 Suisse : Fr. 10.— Belgique : FB 120
Autres pays : FF 15, Fr. s. 12.—

Le prix de l'abonnement est à verser :

- en France : à la Société générale, Annemasse, CCP 73, Lyon (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »)
- en Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10 - 25 366, Lausanne
- en Belgique : au Réarmement moral, Bruxelles, CCP 57 81 60, Bruxelles avec la mention « abonnement Tribune de Caux »)

Prix à partir du 1^{er} janvier 1972 :

France : FF 24 Suisse : Fr. 18.— Belgique : FB 220

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je désire m'abonner à la TRIBUNE DE CAUX

NOM :

PRÉNOM :

ADRESSE : Rue :

N° postal : Localité :

Pays :

- Je verse le montant de mon abonnement à l'une des adresses indiquées ci-dessus
- Je verserai le montant de mon abonnement au reçu d'un mandat-carte ou bulletin de versement

(Biffer ce qui ne convient pas)

Date : Signature :

Bulletin à retourner complété et signé à l'une des adresses suivantes :

TRIBUNE DE CAUX
68, bd Flandrin, Paris 16^e (France) Case postale 3, 1211 Genève 20 (Suisse)
37, avenue Coloniale, 1170 Bruxelles (Belgique)

